

Poème n°11 : Une si belle journée d'été !

Dans un coin de verdure
Bruissante au vent d'été
Et ceinte de vieux murs,
Un haut cèdre est planté.

Quatre branches altières
Surplombent la terrasse
Où une adolescente fière
S'exhibe, nue avec grâce.

Ses longs cheveux épais
Tombent sur ses épaules
Et touchent avec respect
Ses seins. Sublime pôle !

Assise tout comme elle dans l'abandon, une femme mature, habillée seulement d'un capiteux parfum
Mélangé par la brise légère aux effluves subtils des fleurs plantés dans leur jardin, béatement sourit...
Dans le regard enveloppant qu'elle porte sur sa compagne, posé sur sa peau comme une cape soyeuse
Sur le dos, comment discerner les émois d'une mère des fougues d'une amante ? On reste sur sa faim.
À leur tête appuyée au dossier des fauteuils, tournée l'une vers l'autre ; à leur rayonnant sourire ébahi,
Leur attitude révèle qu'une ardente passion les lie ! D'ailleurs, elles se tiennent par la main, heureuses.

Pour aller jusqu'à choisir
Une telle choquante voie,
Fallait-il qu'un noir désir
Naisse sous le même toit ?

Ou que vos âmes d'enfant
Au cours d'une rencontre
Aient perçu dans l'instant
Qu'aucune n'irait contre ?

Soûlez-vous de cette Autre,
Découverte puis unie, mêlée
À tant d'ivresses : les vôtres,
Qu'ils ont tous condamnées !

Qu'importe ! Bien qu'elle soit
Lourde et tombante, ta chère
Poitrine, adulée maintes fois,
Ravit encore sa juvénile chair.

Même tes fins cernes aux yeux
L'attendrissent et tu la devines,
Émue, par ces sceaux facétieux
De ta vie stressée de citadine...

Quant à tes baisers voraces posés
Sur sa peau, aveuglés par l'amour,
Qu'entre cuisses et fesses désirées,
Fiévreux, ils ont erré sans détour !

Tes mots si nourriciers aussi ont,
Fort de tes âpres combats menés,
Pénétré son esprit avide de leçon.
Folies et raison, elle t'en sait gré !

D'ailleurs, la nature bienveillante
S'est parée de plantes et de taillis
Et d'arbres à profusion, vaillante,
Pour cacher vos plaisirs interdits.

Ô hardies femmes, ne cessez donc
Jamais de communier ainsi ! Loin
De la meute hostile et quelconque,
Sachez vous donner sans témoin !

Allez, mes Toutes-Belles ! Profitez un temps
De l'enchanteur calme de ce lieu. Il vous protège
Et vous permettra d'entrevoir enfin l'Absolu. D'autant
Que des taches à terre attirent mon regard. Elles s'agrègent
En une mare sous vos fines mains jointes d'où perle goutte à goutte
Un filet bien trop rouge. Voilà l'explication de vos sourires figés ! Vos veines
Sectionnées, vos sangs se sont mêlés, ultime union suprême de vos âmes absoutes,
À l'instant délétère du voyage dernier. Pourtant, je vous ai bien comprises, rebelles reines.

Bouleversé par vos choix, admirables et mûris, avant de vous quitter, gardien de vos secrets, j'ai pris
Dans mes mains le fatal couteau, posé entre vos sièges, ému de vous savoir à vie, en un blanc paradis.

Poème écrit par [Philippe Parrot](#),

Commencé le 05 juillet 2012

Et terminé le 12 juillet 2012.

Notification : Conformément au code de la propriété intellectuelle (loi n°57-298 du 11 mars 1957), il est interdit d'utiliser et/ou de reproduire et/ou de modifier et/ou de traduire et/ou de copier le poème ci-dessus, de façon intégrale ou partielle, sur quelques supports que ce soit : électronique, papier ou autre, sans l'autorisation expresse et préalable de l'auteur. Blog créé le 3 janvier 2011 -- Tout droit réservé.